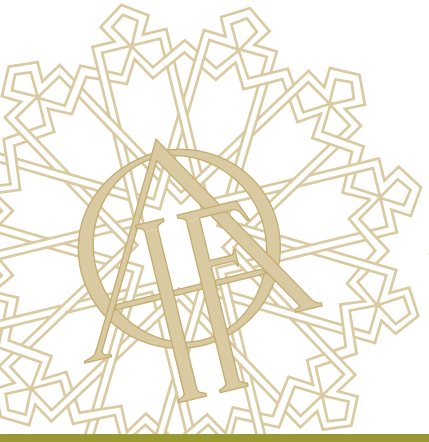
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 6 (1966), p. 95-120

André Raymond

# Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.

*Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

*Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

**Dernières publications**

| | | |
|---|---|---|
| 9782724711264 | *La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou* | Laurent Coulon |
| 9782724711752 | *Guide du Caire Islamique* | Hadrien Collet |
| 9782724711660 | *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41* | Adrien Candiard (éd.) |
| 9782724711745 | *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)* | |
| 9782724711271 | *Du côté de chez Zeus* | Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.) |
| 9782724711677 | *La Description de l'Égypte* | Paul-Marie Grinevald |
| 9782724711714 | *La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne* | Sylvie Ayari |
| 9782724711899 | *BCAI 40* | |

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

# UNE « RÉVOLUTION » AU CAIRE
# SOUS LES MAMELOUKS
# LA CRISE DE 1123/1711

PAR

ANDRÉ RAYMOND

## 1. INTRODUCTION : LES SOURCES.

### 1. *Les sources utilisées.*

Les événements de 1711 au Caire nous sont connus par des sources nombreuses et variées, presque toutes inédites [1].

Cheikh ʿAlî al Šâḍilî : *Risâla fî wâqiʿa waqaʿat baïna ʿumarâ al jarâkisa bi miṣr sana 1123*. Manuscrit de Dâr al Kutub (Le Caire), fonds Taïmûriya, ta'rîḫ n° 367. Ce manuscrit de 92 pages, incomplet au début et comportant une lacune (entre la page 74 et 75) est un récit contemporain très détaillé de la « révolution» de 1711, fait par un habitant du Caire. Gabartî connaissait ce texte (*ʿAgâ'ib al âṯâr,* Bûlâq, 1297 H., t. I, p. 107, l. 18), mais il l'a apparemment peu utilisé. On désignera ce manuscrit dans les notes par la lettre « S».

Aḥmad Çelebi ibn ʿAbd al ġanî al Ḥanafî al Miṣrî: *Kitâb awḍaḥ al išârât fî man tawallâ miṣr al qâhira*. Le manuscrit que nous avons utilisé appartient à la bibliothèque de l'Université de Yale (fonds Landberg n° 3). La copie date de 1795 et comporte 266 feuillets. Cette chronique est la source principale pour l'histoire de l'Egypte de la fin du XVII[e] siècle à 1737. Gabartî signale qu'il a eu ce texte entre les mains (t. I, p. 6 et 56), et il suit en fait Aḥmad Çelebi de très près. Les événements de 1711

[1] Les manuscrits arabes relatifs à l'histoire de l'Egypte pendant cette période ont été étudiés par P. M. Holt dans ses articles *Al Jabarti's introduction to the history of Ottoman Egypt* (Bulletin of the School of Oriental and African Studies, 1962, p. 39-42) et *The career of Küçük Muḥammad (1676-1694)* (BSOAS, 1963, p. 269-272). Muḥammad Anîs a consacré à l'ensemble des sources disponibles une longue étude : *Madrasa al ta'rîḫ al miṣrî fil ʿaṣr al ʿuṯmânî* (Le Caire, 1962, 58 p.).

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sont mentionnés dans les feuillets 51 à 61 (ce manuscrit sera désigné dans les notes par la lettre « C»).

Al Ḥâgg Muṣṭafâ al Qînalî : *Magmûᶜ laṭîf yaštamil ᶜalâ waqâ'iᶜ miṣr al qâhira min sana 1100 ilâ âḫir ta'rîḫ al magmûᶜ*. Manuscrit de la National Bibliothek de Vienne (Cod. H. O. 38), 201 feuillets. Ce texte porte sur la période 1692-1739. Les événements de 1711 sont étudiés dans les feuillets 65 à 79 (dans les notes : « Q»).

Aḥmad Kaṯḫudâ al Damurdâšî : *Kitâb al durra al muṣâna fî aḫbâr al kinâna*. Manuscrit du British Museum de Londres (Or 1073-1074) en deux volumes d'un total de 589 pages en ce qui concerne le texte. Cet ouvrage qui porte sur la période 1687/1688 à 1755/1756 traite des événements de 1711, pages 145 à 174. Référence abrégée : « D». Ces deux derniers manuscrits appartiennent à la catégorie des récits « militaires» élaborés dans l'entourage des ᶜAzabs. Ces chroniques rédigées dans une langue où se rencontrent des tournures et un vocabulaire empruntés à l'arabe populaire, sont très voisines l'une et l'autre, jusque dans la présentation des faits qui est désordonnée et dans la rareté des précisions chronologiques (surtout dans Damurdâšî).

ᶜAbdarraḥmân al Gabartî : *ᶜAgâ'ib al âṯâr fî l-tarâgim wa l-aḫbâr* (édition de Boulaq en quatre volumes, 1297 H.). C'est pour l'époque qui nous intéresse la seule source qui ait été publiée. Gabartî qui démarque le texte de Aḥmad Çelebi revient en plusieurs endroits de son ouvrage sur les événements de 1711 : à propos des événements de l'année 1123 (vol. I, p. 38-46) ; puis à propos des biographies de Ibrâhîm bey Abû šanab (p. 105-106), de Ifrang Aḥmad (p. 106-109), de Yûsuf bey al Gazzâr (p. 110-111), de Ismâᶜîl ibn Īwâz (p. 115-122). Les références seront données au premier volume de l'ouvrage sous la forme abrégée « G».

Sources européennes. On trouve dans la correspondance consulaire française (Le Caire et Alexandrie) plusieurs lettres se rapportant aux événements de 1711 : lettres de Peleran (Archives Nationales de Paris, Caire, B 1 316) et de Monhenault (Archives Nationales, Alexandrie, B 1 100). Les renseignements donnés sont assez brefs, mais précieux car ils permettent de fixer la chronologie des événements. (Référence abrégée : A. N., Caire ou Alexandrie). Quelques indications sont aussi données par les documents déposés dans les Archives de la Chambre de Commerce de Marseille [1].

[1] Le récit de Marcel dans *L'Egypte depuis la conquête des Arabes* (Paris 1848) est inspiré de l'histoire rédigée par le Cheikh Ismâᶜîl Ḫaššâb (*Al guzᵓ al magmûᶜ fî aḫbâr al ṯânî ᶜašar*, Bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit arabe, n° 1858), sur la demande des Français au moment de l'expédition d'Egypte, donc fort longtemps après les événements : aussi est-elle

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

2. *Intérêt présenté par ces sources.*

Les sources que nous avons utilisées se réduisent en fait à quatre groupes :

1. ʿAlî al Šâḏilî.

2. Aḥmad Çelebi et Gabartî qui s'en inspire de près.

3. Qînalî et Damurdâšî.

4. Les sources consulaires.

L'utilisation de ces sources pose plusieurs problèmes. Le plus délicat est celui de l'interprétation d'une historiographie qui est généralement favorable au parti qâsimite (et aux ʿAzabs) et hostile au partie fiqârite (et aux Janissaires). C'est le cas naturellement des chroniques « militaires» élaborées dans l'entourage du corps des ʿAzabs et qui reflètent son point de vue sur les événements auxquels il a été mêlé. Mais cette tendance est manifeste également dans la chronique de Aḥmad Çelebi (et dans celle de Gabartî qui s'en inspire). Pour cette raison le récit de ʿAlî al Šâḏilî, qui tient la balance assez égale entre les deux partis et exprime visiblement l'opinion « moyenne» des cairotes, est particulièrement précieux, car il permet de rectifier le tableau quelque peu orienté que les autres sources arabes font des événements. La correspondance consulaire, qui est nettement favorable à Ifrang Aḥmad, donne une possibilité supplémentaire de correction [1].

Autre source de difficultés, les divergences assez importantes qui existent entre les textes dont nous disposons : les différentes versions sont plus ou moins complètes (certaines présentent des lacunes), parfois contradictoires, et la chronologie qu'elles donnent des événements varie sensiblement de l'une à l'autre. Les différences les plus considérables se rencontrent dans les deux manuscrits « militaires» (dans lesquels, en raison du désordre de l'exposé, la chronologie des faits est souvent difficile à préciser) c'est ainsi que la nomination d'un *kaṯḫudâ* et d'un agha des Janissaires (qui eut lieu dans la phase finale de la « révolution») y est mentionnée aussitôt après la nomination d'un *qâïmaqâm* et d'aghas dans les divers corps ; c'est ainsi également

plus intéressante du point de vue de l'historiographie égyptienne que de celui de la connaissance des faits eux-mêmes.

[1] Le commerce français était traditionnellement placé sous la protection (intéressée) des Janissaires, et les consuls paraissent avoir eu dans leurs entreprises l'appui total de Ifrang Aḥmad, dont ils souhaitaient donc tout naturellement le succès.



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

que l'offensive de Muḥammad bey en ville y est présentée comme postérieure à la mort de Īwâz bey. Sur ces deux points l'ordre du déroulement des événements est correctement indiqué dans toutes les autres sources.

Au total on suivra la chronologie donnée par la correspondance consulaire (exactement contemporaine des événements, mais malheureusement peu détaillée), et par le récit du Cheikh al Šâḍilî qui est à la fois la source arabe la plus complète et sans doute la plus proche dans le temps des faits relatés. En dehors de divergences de détail la version des événements donnée par Aḥmad Çelebi est d'ailleurs très voisine de la narration de ʿAlî al Šâḍilî.

## 2. LES ORIGINES DE LA CRISE DE 1711.

La crise de 1711 doit être replacée dans le cadre de la « vie politique» au Caire dans les premières années du XVIII^e^ siècle [1]. On peut distinguer dans cette situation des éléments « permanents» et des éléments « accidentels» qui vinrent compliquer le jeu des forces traditionnelles et furent à l'origine de la crise.

Les éléments « permanents» étaient la division des beys en deux partis rivaux et l'antagonisme entre la milice des Janissaires et celle des ʿAzabs [2]. Si ce que nous connaissons de l'origine des partis qâsimite et fiqârite est en partie du domaine de

[1] L'histoire de l'Egypte ottomane, et en particulier l'histoire du XVII^e^ et du début du XVIII^e^ siècle, est restée mal connue tant que les sources arabes (autres que Gabartî qui donne peu de détails sur cette période) n'ont pas été étudiées et utilisées. Les travaux publiés depuis quelques années par S. J. Shaw et P. M. Holt, permettent de se faire une idée plus précise de l'évolution politique et des principales institutions. Voir en particulier de S. J. Shaw, *The financial and administrative organisation and development of Ottoman Egypt* (1517-1798) (Princeton 1962), *Ottoman Egypt in the eighteenth century* (Cambridge, Mass., 1962), et *Ottoman Egypt in the Age of the French revolution* (Harvard, 1964), dans lequel S. J. Shaw traduit le mémoire de Ḥusaïn Efendi publié par Šafîq Ġurbâl en 1936 sous le titre *Miṣr ʿinda mafraq al ṭuruq*. De P. M. Holt, *The beylicate in Ottoman Egypt during the seventeenth century* (BSOAS, 1961), *Al Jabartî's introduction to the history of Ottoman Egypt* (BSOAS, 1962), *The career of Küçük Muḥammad* (BSOAS, 1963).

[2] Les milices (odjaq) étaient au nombre de sept au Caire. Les Janissaires (en turc *yeniçeri* « nouvelle troupe», dans les textes égyptiens *yenîšâriya, yenkîšâriya* ou *inkîšâriya*) étaient également appelés au Caire *Mustaḥfiẓân* (gardiens) en raison de leur rôle comme garnison de la citadelle et de la ville du Caire. Comme leurs rivaux, les ʿazabs (pluriel ʿazabân) ils étaient des fantassins. Ces deux corps avaient leur caserne (*bâb*) à la citadelle.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la légende [1], au début du XVIIIe siècle par contre les contours des deux « soffs» sont nettement dessinés, et on dispose de tous les éléments nécessaires pour évaluer les forces des deux camps qui se partageaient les principales charges et les principaux bénéfices de l'Etat. Les plus notables des beys qâsimites étaient, derrière Īwâz bey [2], Ibrâhîm bey Abû šanab et Qânṣûh bey. On trouvait chez les fiqârites, que dirigeaient Ayyûb bey et Muḥammad bey « al Kabîr», Muṣṭafâ bey, Qaïṭâs bey [3], Muḥammad bey « al Ṣaġîr» (« Qaṭâmiš»), suivant de Qaïṭâs, Ḥusaïn bey Bârim Dîlu ... Ce factionnalisme s'était étendu aux odjaqs, les ʿAzabs étant liés aux qâsimites, et les Janissaires aux fiqârites, et en fin de compte à l'ensemble de la société égyptienne du temps (*ʿulamâ,* artisans des villes, bédouins), cette division d'apparition récente recouvrant plus ou moins la division plus ancienne entre « saʿad» et « ḥaram». C'est ainsi qu'en Haute-Egypte, dans la province de Girga [4], l'Emir Ḥasan d'Aḫmîm était allié aux qâsimites/ʿAzabs, tandis que les bédouins Hawwâra se rattachaient aux fiqârites/ Janissaires.

La rivalité qui opposait les ʿAzabs aux Janissaires avait pour racine l'antagonisme « naturel» qui s'était développé entre les deux plus puissantes milices du Caire luttant pour le contrôle du pouvoir et des profits qu'il permettait. Par le système des protections (*ḥimâyât*) les Janissaires et les ʿAzabs s'étaient rattachés une partie importante de la classe artisanale et commerçante et s'assuraient ainsi des profits substantiels qui étaient la compensation des avantages que procurait le patronage des odjaqs. Dans ce partage des classes productrices égyptiennes les Janissaires s'étaient taillé la part du lion en s'assurant le contrôle des plus riches des marchands du Caire, les *tuggâr* en café et en épices. Leur puissance financière et économique ne pouvait que provoquer la jalousie des autres corps, moins bien pourvus. Les inconvénients qui résultaient de ce système pour la vie économique et l'administration du Caire (et en particulier l'impossibilité de tout contrôle des prix) et les plaintes périodiques des artisans et des commerçants, servirent de justification aux actions

[1] Voir sur ce problème les articles de P. M. Holt déjà cités et en particulier *The career of Küçük Muḥammad.*

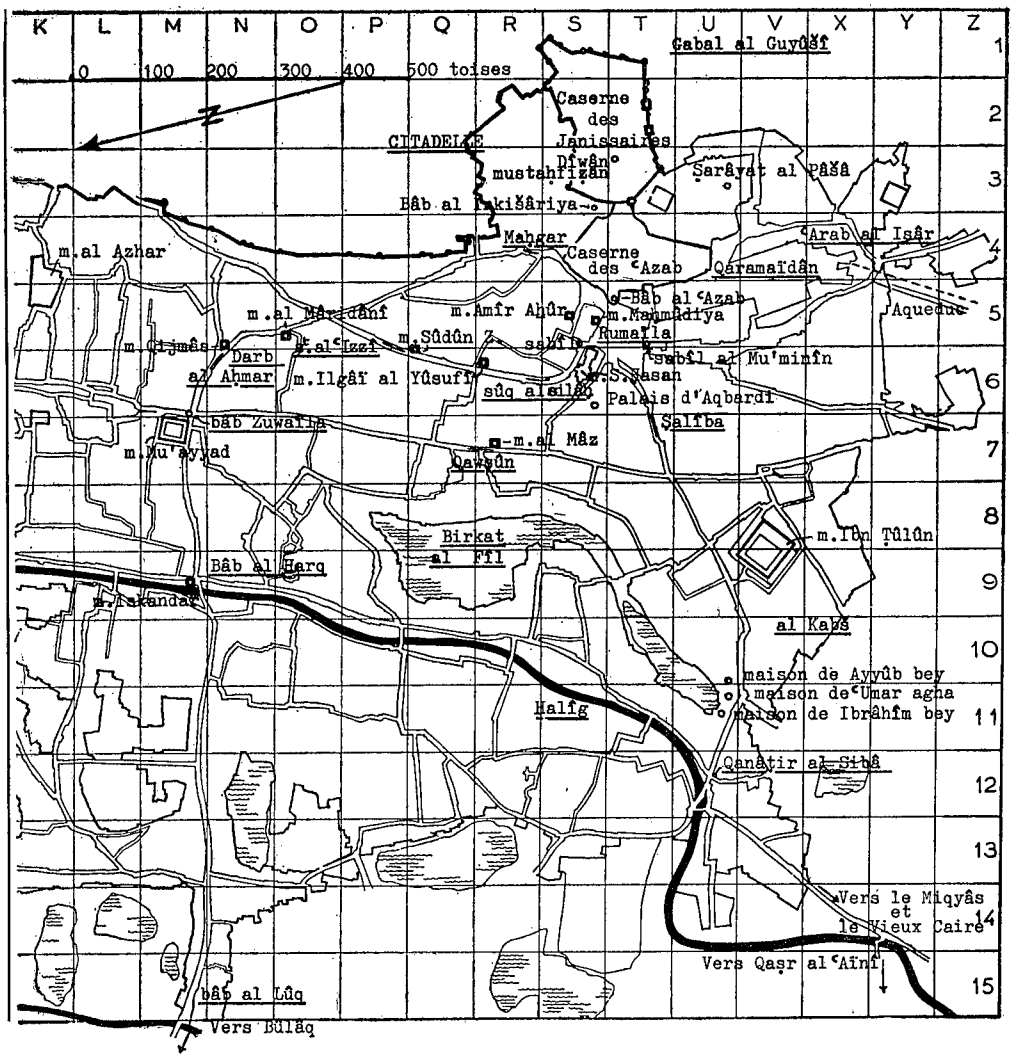
[2] En dehors de la forme Īwâz qui est donnée par Šâḏilî, et qui est devenue la plus commune, ce nom est orthographié de diverses manières : ʿIwâḍ (ou ʿIwaḍ), ʿIwâż, et Īwâż (notamment chez Çelebi et Gabartî).

[3] C'est l'orthographe donnée par al Šâḏilî (et Gabartî). On trouve aussi les formes Ġaïṭâs et Qaïṭâż.

[4] Girga était la résidence du « gouverneur du sud» (*Ḥâkim al Ṣaʿîd*) dont le rôle était particulièrement important, mais qui devait compter avec les chefs de la tribu des *Hawwâra.*



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net




Le théâtre des opérations au Caire.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui furent plusieurs fois entreprises dans les dernières années du XVII^e^ siècle et au début du XVIII^e^ par les six odjaqs coalisés pour mettre un terme aux abus dont les Janissaires étaient les responsables principaux, mais non les seuls responsables. Mais quand on dénonçait les *ḥimâyât* c'était sans doute moins pour les supprimer, puisque tous les corps en bénéficiaient, que pour corriger une répartition inégale. Aussi bien toutes les tentatives faites pour mettre fin à ce système, notamment avec Küçük Muḥammad en 1692, ou ʿAlî Agha en 1703, devaient-elles tourner court [1].

Dans le jeu politique, dont nous venons de définir brièvement les aspects généraux, apparurent au début du XVIII^e^ siècle des éléments nouveaux qui allaient le compliquer et provoquer en fin de compte la « révolution» de 1711. Ce sont des problèmes de personnes qui divisèrent l'odjaq des Janissaires et provoquèrent une scission chez les beys fiqârites. Chez les Janissaires la rupture se produisit à propos de Ifrang Aḥmad [2] *bašodabaši* et chef principal de l'odjaq à partir de 1704 [3] : en réaction contre sa domination une partie importante des membres et des officiers de la milice constituèrent un parti adverse qui s'efforça de s'assurer le contrôle du corps. Cette crise interne fut évidemment aggravée par les efforts des qâsimites/ʿazabs pour s'assurer un parti dans le corps rival. On vit donc se produire dans les premières années du XVIII^e^ siècle une série de crises au cours desquelles la maîtrise de l'odjaq des Janissaires passa d'un parti à l'autre. En 1707 les adversaires de Ifrang Aḥmad [4] allèrent

[1] Ces considérations très générales rendent imparfaitement compte des mouvements politiques et sociaux qui se développaient à cette époque : la situation à l'intérieur de l'odjaq des Janissaires, l'apparition de « réformateurs» comme Küçük Muḥammad et ʿAlî Agha demanderaient une étude approfondie, qui a été commencée par P. M. Holt dans son article déjà cité sur Küçük Muḥammad.

[2] Ifrang est l'orthographe donnée par les sources arabes. Mais la forme Ifrank (que nous avons trouvée dans des documents d'archives) est sans doute plus conforme à la prononciation du temps : on trouve « Frank» dans les documents consulaires.

[3] L'odjaq des Janissaires était, comme les autres milices, commandé par un agha, qu'assistait un « lieutenant» (*Kaṯḫudâ*). Chez les Janissaires dont l'agha était envoyé d'Istamboul, ou choisi parmi les Çâwîšiya ou les Mutafarriqa, le poste de *Kaṯḫudâ* était le plus élevé qu'un membre de la milice égyptienne pouvait atteindre, et le titulaire de ces fonctions jouait un rôle déterminant dans l'odjaq. Les compagnies (*oda*) étaient commandées par des *odabaši;* le chef de ces sous-officiers, le *bašodabaši* était un personnage puissant qui exerça souvent le commandement de fait du corps à la fin du XVII^e^ et au début du XVIII^e^ siècle.

[4] Le parti hostile à Ifrang Aḥmad était dirigé par « huit» officiers (les sources consulaires parlent des « sept») dont la liste varie suivant les sources. Il y a accord dans la plupart des textes sur les noms suivants : Nâṣif kaṯḫudâ al Qâzduġlî, Kûr ʿAbdallâh bašodabaši, Muṣṭafâ kaṯḫudâ al Šarîf, Qarâ Ismâʿîl kaṯḫudâ, Ibrâhîm odabaši, Ḥasan kaṯḫudâ al Nagdalî.



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

s'installer à la caserne des ʿAzabs : au terme de deux mois de tension Ifrang fut révoqué et exilé cependant que les transfuges revenaient à leur corps d'origine, Kûr ʿAbdallâh devenant *bašodabaši*. Quelques temps après, cependant, Ifrang revenait au Caire avec l'aide de Ayyûb bey et, à la suite du refus des Janissaires de l'accepter dans l'odjaq, était nommé sandjaq bey (novembre 1707). Cette conclusion constituait un succès evident pour les qâsimites dont les alliés dominaient les Janissaires. Deux ans plus tard, Ifrang Aḥmad réussit à rétablir son autorité sur l'odjaq. Un conflit ayant éclaté entre les Janissaires et les six autres odjaqs, en 1709, à propos d'un incident mineur (mais c'était toujours le problème des protections qui était au centre de la crise), Ifrang Aḥmad « bey» fit alliance avec les odjaqs ; avec l'appui de Ayyûb bey et de Muḥammad bey al Kabîr (qui réussirent à convaincre les qâsimites de se joindre à eux), il mena contre son corps d'origine des opérations qui aboutirent à la défaite des Janissaires : les « huit» qui dirigeaient la faction hostile à Ifrang durent quitter leur caserne et se résigner à l'exil (dans un village appartenant à Īwâz bey), cependant que Ifrang réintégrait son odjaq avec son grade de *bašodabaši*. Avec lui le parti fiqârite reprenait le contrôle du corps des Janissaires qui lui avait quelque temps échappé.

Aux querelles internes chez les Janissaires répondirent des différends entre les beys fiqârites dont le résultat fut la rupture de l'équilibre entre qâsimites et fiqârites sur lequel reposait la paix civile au Caire. C'est essentiellement le problème de la dévolution de l'importante province de Girga, dont le gouverneur commandait l'approvisionnement du Caire en grains de la Haute Egypte, qui fut à l'origine du conflit. Muḥammad bey « al Kabîr» devenu gouverneur de Girga en 1706, avec l'appui de Ayyûb bey s'y appuya sur les bédouins Hawwâra qui étaient, on l'a vu, liés au parti fiqârite et aux Janissaires. Il y fut remplacé en 1708 par Muḥammad bey « al Ṣaġîr» (Qaṭâmiš) mamelouk de Qaïṭâs bey. Mais des difficultés s'étant produites dans l'acheminement des grains de Haute Egypte on fit de nouveau appel, l'année suivante, à Muḥammad bey al Kabîr qui évinça Muḥammad bey Qaṭâmiš. La rivalité personnelle entre les deux beys se doubla d'une brouille durable entre leurs protecteurs respectifs, Ayyûb bey et Qaïṭâs bey, bien que ces deux émirs appartinssent à la même « maison». Il en résulta une scission chez les beys fiqârites, Qaïṭâs bey se rapprochant par dépit de Īwâz bey et des qâsimites. La naissance d'un véritable « troisième parti» qaïṭâsite (avec Muḥammad bey Qaṭâmiš et Ḥusaïn bey Bârim Dîlu) aggrava l'affaiblissement du parti fiqârite, déjà atteint par les dissensions chez les Janissaires ; elle com-

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pliqua le jeu politique au Caire, et provoqua la crise de 1711, Qaïṭâs bey apportant avec lui chez les qâsimites son animosité contre Ayyûb bey et son désir de vengeance contre les fiqârites.

## 3. LE DÉBUT DE LA « RÉVOLUTION» DE 1711.

La crise à l'intérieur de l'odjaq des Janissaires, provisoirement réglée en 1709 resurgit presque aussitôt. Quelques mois après leur éloignement, les « huit» entrèrent en rapports avec Qaïṭâs bey à qui ils demandèrent d'intervenir auprès des six corps pour obtenir leur retour. L'émir répondit favorablement à leur demande, et, avec sa complicité, les huit officiers rentrèrent clandestinement au Caire, sans doute à la fin de l'année 1710. Profitant du départ avec le pèlerinage du chef du parti qâsimite, Īwâz bey, qui jouait au total un rôle de modérateur et de conciliateur, Qaïṭâs bey se disposait visiblement à utiliser les dissensions intestines chez les Janissaires pour satisfaire ses rancunes [1].

Les « huit» furent répartis entre les ʿAzabs et les trois corps de « spahis » (isbâhiya), Tüfekçiyân, Çarâkisa et Gamuliyân [2], avec la connivence des *iḫtiyâr* [3] de ce dernier odjaq, mais à la grande colère de son agha, Riḍwân Agha, qui appréhendait le trouble que ce retour des exilés devait inévitablement provoquer [4]. Informés eux aussi de cet événement gros de menaces, Ibrâhîm bey Abû šanab (chef du parti qâsimite) et Ayyûb bey (chef des fiqârites) paraissent avoir réagi avec circonspection, Ayyûb bey

[1] Plutôt que Šâḍilî (S, 5) selon qui les « huit» furent autorisés à rentrer après seulement deux mois d'exil, il paraît préférable de suivre Qînalî et Damurdâši qui écrivent que les « huit» ne rentrèrent au Caire qu'après le départ de la caravane du *ḥagg* sous la direction de Īwâz bey, qui avait été nommé *amîr al ḥagg* en mai 1710 (Q, 59 *b;* D, 140). Aḥmad Çelebî (et Gabartî) sont peu explicites sur des événements qui entraînèrent la crise de 1711 et dans lesquels la responsabilité des adversaires de Ayyûb bey et de Ifrang Aḥmad est évidemment grande.

[2] Outre les Janissaires et les ʿAzabs, les Mutafarriqa (Müteferriqa), qui occupaient le premier rang en dignité, et les Çâwîšiya (orthographe arabe du mot çavušân), « messagers» qui étaient chargés de diverses missions au service du pacha, il y avait au Caire trois corps de cavalerie, les isbâhiya (« spahis», sipâhiyân en turc). C'étaient : les Gamuliyân, « chameliers» (nom que l'on donnait en Egypte aux gönüllüyân, « volontaires») les Tüfekçiyân (en turc tüfenkçiyân) mousquetaires montés ; les Çarâkisa, corps originellement composé de mamelouks circassiens.

[3] Les anciens officiers des odjaqs étaient appelés *iḫtiyâr* (« vétérans») et formaient un groupe influent dans leurs corps.

[4] Q, 60 *a;* D, 140.



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

répondant même aux sollicitations dont il était l'objet qu'il s'agissait là d'une affaire concernant les « askers», que les gens des odjaqs devaient régler entre eux, sans l'intervention des sandjaqs [1]. Une démarche fut alors tentée à l'odjaq des Janissaires pour obtenir le retour des « huit» dans leur corps d'origine, ou leur transfert régulier dans les corps où ils s'étaient réfugiés : mais Ifrang Aḥmad refusa tout accommodement et le pacha Ḫalîl exigea de même, préalablement à toute discussion, le retour des « huit» dans le lieu d'exil d'où ils étaient revenus sans autorisation légale [2].

On en resta là pendant les mois de ḏû l-qaʿḍa, ḏû l-ḥijja 1122 et muḥarram 1123 (décembre 1710-mars 1711), en attendant le retour de Īwâz bey du Hedjaz [3]. Toutefois la présence au Caire des « huit», sous la protection de l'odjaq des ʿAzabs (et de son chef Ḥasan kaṯḫudâ al Galfî, un des principaux chefs du parti qâsimite), eut naturellement pour effet d'encourager les adversaires de Ifrang Aḥmad à l'odjaq des Janissaires, à qui un point de ralliement était ainsi offert. Les officiers des Janissaires appartenant au parti (*gamâʿa*) de Muṣṭafâ kaṯḫudâ al Qâzduġlî se réunirent à la caserne des ʿAzabs pour réclamer la mise à l'écart de Ifrang Aḥmad ou à défaut leur propre transfert dans l'odjaq de leur choix. Le 13 muḥarram (3 mars 1711), à la suite de conciliabules tenus chez Ibrâhîm bey et Qaïṭâs bey, il fut effectivement décidé de transférer à l'odjaq des ʿAzabs ceux des Janissaires qui voulaient suivre les «huit»: il y en eut 600, *kaṯḫudâs, çorbagis, odabašis* et hommes de troupe [4].

Īwâz bey, arrivé au Caire avec la caravane du pèlerinage, le 13 ṣafar 1123 (2 avril 1711) semble avoir d'abord désapprouvé les initiatives de Qaïṭâs bey, dont les conséquences désastreuses pour la paix civile commençaient à apparaître, et avoir tenté d'arriver à un arrangement avec Ayyûb bey de manière à éviter un conflit armé [5]. Sans succès, soit que Ayyûb bey se soit montré peu disposé à coopérer avec lui, soit que les beys fussent emportés, un peu malgré eux, par les dispositions combatives de leurs partisans. Le mouvement de désertion des adversaires de Ifrang Aḥmad se développait à l'odjaq des Janissaires [6] tandis que dans les autres corps, sous

[1] D, 141.

[2] Ce pacha était arrivé au Caire en octobre 1710. D, 141-142 ; Q, 60 *a-b*.

[3] Q, 60 *b*.

[4] C, 50 *b* - 51 *a* ; G, 38.

[5] Q, 61 *a* et surtout D, 143. Aḥmad Çelebi et Gabartî ne font pas mention du mécontentement éprouvé par Īwâz bey.

[6] Encouragé, d'après al Ṣâḏilî, par les largesses de l'Emir Ḥasan du Ṣaʿîd, qui aurait financé le parti des « huit» (S, 8).

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'impulsion des qâsimites, les conflits internes tendaient également à s'aggraver, des antagonismes se faisant jour entre les officiers supérieurs et une partie au moins des troupes [1].

Ḫalîl pacha ayant refusé de donner sa sanction aux transferts demandés, la crise devint ouverte. Entre les qâsimites, dont l'objectif était la destitution de Ifrang Aḥmad et le retour des « huit», et les fiqârites, qui exigeaient le renvoi dans leur lieu d'exil des « huit», aucune conciliation n'était possible. Les deux partis commencèrent à concentrer leurs forces dans leurs casernes respectives et à s'y enfermer en se préparant au combat. Il ne restait plus qu'à tirer le premier coup de feu auquel, par une consultation préalable des *ʿUlamâ* de la mosquée d'al Azhar, on s'efforçait déjà de donner une allure légale [2].

## 4. LE CONFLIT OUVERT (AVRIL 1711).

La guerre civile fut déclenchée par une série d'actes progressivement hostiles commis par les deux partis. D'après Aḥmad Çelebi (et Gabartî) ce furent les Janissaires ennemis d'Ifrang, transférés à la caserne des ʿAzab, qui prirent l'initiative, en coupant la route menant à la citadelle (par al Maḥgar), et en s'efforçant de priver d'eau le château, par la destruction des roues à eau (*sawâqin*) de ʿArab al Isâr [3].

[1] C'est ainsi que chez les Gamuliyân les Qâsimites réclamaient le remplacement de Riḍwân agha par ʿAlî agha (l'ancien agha Mustaḥfiẓân) et que chez les Çâwîšiya ils voulaient substituer à Sulaïmân kaṯḫudâ Ismâʿîl agha, suivant de Ibrâhîm bey (C, 51 *b*-52 *a* et G, 38).

[2] D'après al Šâḏilî, dont l'exposé manque de précision sur les prémisses de la crise, les « huit», les premiers, demandèrent et obtinrent, moyennant finances, une *fatwâ* de al Azhar les autorisant à combattre le parti qui leur refusait l'entrée de leur caserne. Après quoi Ifrang Aḥmad obtint de ceux des *ʿUlamâ* qui lui étaient favorables une consultation en sens opposé (S, 9). D'après Damurdâšî (p. 145-146) les Janissaires consultèrent les *ʿUlamâ* qui rendirent une *fatwâ* en bonne et due forme contre les « brigands» (*quṭṭâḥ*-sic-*al ṭarîq*), après les premières opérations des ʿAzabs pour bloquer la citadelle.

[3] ʿArab al Isâr est le quartier situé à l'extrémité de Qaramaïdân, au sud de la Citadelle. Ces premières opérations (C, 51 *b* et G, 39) sont racontées d'une manière un peu différente dans Damurdâšî : d'après cet auteur, lorsque le pacha eut refusé la réintégration des « huit», une réunion se tint chez les ʿAzabs, et sous l'impulsion de Ibrâhîm al Ṣâbûngî, *odabaši,* il fut décidé que les ʿAzabs feraient un coup de main contre bâb al Maḥgar, cependant que les sandjaqs iraient couper l'aqueduc qui alimentait la citadelle en eau. Il y eut alors aux *sawâqin* une escarmouche entre Qânṣûh bey, ʿUṯmân bey, Muḥammad bey Qaṭâmiš et des gens de Ayyûb bey (D, 145).

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les Janissaires du « château» portèrent alors l'affaire devant le pacha et le *Qâḍî l-ʿaskar :* dès que Ifrang Aḥmad eut obtenu la condamnation des « rebelles», il fit commencer le bombardement de la caserne des ʿAzabs, qui se situe dans la citadelle du Caire à côté (et en contre-bas) de la caserne des Janissaires [1]. Ainsi s'ouvrit à la mi-avril le conflit qui ne devait se terminer que vers la fin juin [2].

Le bombardement qui, selon les critères du temps, fut très violent [3], dura pendant trois jours, tandis que du côté du camp des ʿAzabs se poursuivaient les efforts d'investissement de la citadelle. Les beys qui étaient restés jusque là à l'écart du conflit entre ʿAzabs et Janissaires (bien que dans l'ensemble plutôt favorables aux premiers) [4] intervinrent alors pour essayer de ramener la paix entre les antagonistes. L'initiative de la négociation revint peut-être à Ayyûb bey qui aurait écrit dans ce but à Īwâz bey (ou à Ibrâhîm bey Abû šanab). Les émirs qâsimites mirent comme condition à toute discussion l'arrêt de la canonnade [5]. Une trêve s'instaura qui dura une dizaine de jours [6]. Les deux camps confrontèrent leurs exigences, qui se révélèrent inconciliables. D'après le rapport du consul de France, Peleran, le parti des Janissaires, appuyé par le pacha, « les principaux gens de loi» et quelques beys, demandait que Ḥasan, « Prince du Saïdî», soit remis au pacha pour être jugé, que les huit officiers des Janissaires sortent du corps des ʿAzabs qui les protégeaient, et soient renvoyés en exil. Les ʿAzabs et les beys de leur parti exigeaient au contraire que l'émir Ḥasan demeure parmi eux et que les huit réintègrent les Janissaires, tandis que « Frank Ahmet» serait destitué de ses fonctions de *bašodabaši* [7].

Dans ces conditions la reprise des hostilités était inévitable. Il est possible que ce soit Ifrang Aḥmad qui ait rompu la trêve [8] ; mais l'égal entêtement des deux partis,

[1] C, 51 *b*-52 *a ;* G, 39.

[2] D'après al Šâḏilî (S, 10), le bombardement commença le jeudi 26 ṣafar 1123 (15 avril 1711). Aḥmad Çelebi et Gabartî donnent des dates différentes.

[3] Al Šâḏilî (S, 11) parle avec une émotion visible de cent coups de canon tirés et évoque les dégâts et les pertes qu'ils causèrent.

[4] Cette réserve avait peut-être pour cause leur crainte que Ayyûb bey (qui avait posté des canons sur le gabal al Kabš, près de sa maison) ne prenne prétexte de leur intervention pour piller leurs résidences (C, 52 *a ;* G, 39).

[5] Q, 66 *a ;* D, 150.

[6] D'après Šâḏilî (p. 12). La trêve dura 13 ou 15 jours d'après Aḥmad Çelebi (p. 52 *a*) et Gabartî (p. 40) ; 3 jours seulement d'après Damurdâšî (p. 150) et Qînalî (p. 67 *a*).

[7] A. N., Caire, B 1 316, Peleran, 4 mai 1711. Même version dans Çelebi (p. 52 *a*) et Gabartî (p. 40).

[8] Damurdâšî (p. 150) et Qînalî (p. 67 *a*) l'accusent d'avoir repris le bombardement au moment où les beys du camp adverse attendaient encore la réponse de Ayyûb bey à leurs demandes : « *hâḏâ gawâb al ṣulḥ* » aurait dit Ibrâhîm bey en entendant le canon reprendre son tir sur la caserne des ʿAzabs.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

leur refus de toute concession et la pression que Ayyûb bey et Qaïṭâs bey exerçaient dans chaque camp, paraissent expliquer suffisamment l'échec de la tentative de négociation [1]. Tandis que les Janissaires recommençaient à bombarder la caserne des ʿAzabs, leurs adversaires, après avoir profité, semble-t-il, de la trêve pour renforcer leurs positions autour de la citadelle [2], lançaient Bâkîr odabaši avec cent hommes, dans une attaque de nuit contre la caserne des Janissaires : mais après avoir brûlé la première porte de la caserne, les assaillants étaient repoussés par le feu nourri des défenseurs [3].

## 5. L'ARRIVÉE DE MUḤAMMAD BEY AU CAIRE. LES OPÉRATIONS EN VILLE (MAI 1711)

L'arrivée de Muḥammad bey al Kabîr marqua un tournant décisif dans la crise. D'une part son intervention provoqua une généralisation du conflit qui, jusque là centré autour de l'antagonisme traditionnel entre ʿAzabs et Janissaires, allait désormais opposer les beys les uns aux autres. D'autre part Muḥammad bey (appuyé par ses bédouins Hawwâra) donna une impulsion nouvelle aux combats : des alentours de la citadelle ils s'étendirent d'abord à la ville du Caire elle-même, puis à ses environs.

C'est Ayyûb bey qui prit l'initiative de faire appel au gouverneur de Girga, dans l'espoir de rompre en faveur de son parti l'équilibre entre les deux camps. Il lui envoya un message pour lui demander de réunir tout ce qu'il pourrait de Hawwâra, de bédouins et de fellahs et de marcher sur le Caire, en s'attaquant au passage à l'émir Ḥasan qu'il accusait d'intriguer pour le faire remplacer par Muḥammad bey, suivant de Qaïṭâs. Dès réception de la lettre (à laquelle était joint un *buyuruldu* [4] du Pacha qui lui donnait la sanction de l'autorité légale), Muḥammad bey s'occupa de rassembler une armée puissante (dix mille hommes d'après al Ṣâḏilî), et il se mit bientôt en route vers le nord, non sans avoir livré au pillage la ville d'Aḫmîm,

[1] C'est ce qui ressort de la chronique de ʿAlî al Šâḏilî qui reflète l'opinion de l'« homme de la rue» (S, 12-13).

[2] D'après Qînalî (66 *a*) Ibrâhîm al Ṣâbûngî et Ḥasan kaṯḫudâ al Galfî consolidèrent alors leurs barricades, notamment celles qui se trouvaient à proximité de la mosquée Al Mâz et de la maison de Ḥasan Kaṯḫudâ.

[3] S, 12-13.

[4] Les ordres émanant du pacha qui gouvernait l'Egypte au nom du Sulṭan étaient appelés *buyuruldu* (littéralement « il a été ordonné», en turc), le mot de *firman* étant en principe réservé aux décrets sultaniens.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

résidence de l'Emir Ḥasan. Le bey arriva au Caire, par al Ātâr et le Qarâfa, dans les premiers jours de mai, et alla s'installer près de Rumaïla, dans le palais de Aqbardi. L'arrivée de ces troupes bédouines provoqua au Caire une vive émotion à laquelle fait écho ʿAlî al Šâḏilî qui consacre un long développement à l'événement [1]. Toutefois l'effet de surprise sur lequel l'émir comptait sans doute fut, semble-t-il, éventé : Muḥammad bey avait écrit à Ayyûb bey de s'emparer de la mosquée de Sultan Ḥasan pour y installer des troupes et des canons et prendre ainsi la caserne des ʿAzabs à revers ; mais le message fut intercepté et les ʿAzabs envoyèrent cent hommes et de l'artillerie à la mosquée qui fut ensuite occupée par Muḥammad bey Qaṭâmiš avec trois cents hommes et devint un élément du système défensif des ʿAzabs [2].

A partir de l'arrivée de Muḥammad bey les deux partis, qui avaient commencé à prendre forme au cours de la première phase du conflit, se constituèrent définitivement. On trouvait d'un côté, autour de Ayyûb bey, de Ifrang Aḥmad, de Muḥammad bey al Kabîr et du pacha (qui conféra à ce dernier le titre de *serasker*) [3], Muṣṭafâ bey al Šarîf, la plus grande partie du corps des Janissaires et de celui des Mutafarriqa (avec Muḥammad agha), les officiers des Isbâhiya sans leurs troupes (Riḍwân agha des Gamuliyân, ʿUmar agha des Çarâkisa et Aḥmad agha des Tüfekçiyân), le *kaṯḫudâ* des Çâwîšiya, Sulaïmân agha, avec quelques-uns de ses hommes. Dans l'autre camp, Īwâz bey *amîr al ḥagg*, Ibrâhim bey, et Qaïṭâs bey *daftardâr* [4] avaient avec eux Qânṣûh bey, ʿUṯmân bey « Bârim dîlu», Muḥammad bey Qaṭâmiš, les trois corps des Isbâhiya (« spahis»), les Çâwîšiya et les ʿAzabs (avec les six cents « dissidents» du corps des Janissaires) [5]. La crise de 1711 confirmait l'éclatement des divisions traditionnelles sur lesquelles avait été jusque-là fondée la vie politique au Caire. Le camp des ʿAzabs réunissait avec les beys qâsimites les beys fiqârites de la faction de Qaïṭâs bey,

[1] Le récit donné dans la *Risâla* de l'appel à Muḥammad bey est très détaillé (S, 17-20). D'après Qînalî (66 *a-b*) et Damurdâšî (147-150), qui sont naturellement très hostiles à Muḥammad bey, c'est après son arrivée que se serait produite la rupture de la trêve. D'après la correspondance de Peleran il est cependant clair que Muḥammad bey n'arriva au Caire que postérieurement au 4 mai 1711 (A. N., Caire, B 1 316, Peleran 4 mai 1711).

[2] S, 18-20.

[3] Q, 68 *a* ; D, 151. Le *qâḍî l-ʿaskar* et le *naqîb al ašrâf* se trouvaient dans le camp du pacha (C, 55 *b* ; G, 42).

[4] Parmi les 24 beys d'Egypte (*sanjaq bey*) les deux plus importants étaient le *daftardâr*, chargé des finances, et l'*amîr al ḥagg*, qui commandait la caravane du pèlerinage : ils avaient rang de « vizir».

[5] S, 15-16 ; C, 55 *b* ; G, 42.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

plusieurs beys gardant par ailleurs une attitude de neutralité [1]. En dehors des ʿAzabs qui conservaient leur unité, les odjaqs apparaissaient profondément divisés, soit qu'une partie du corps eût rejoint le camp adverse (Janissaires), soit que les officiers supérieurs se trouvassent dans un autre camp que leurs hommes (c'était le cas des Isbâhiya). Ces divisions internes expliquent l'âpreté du conflit qui ne pouvait se terminer que par l'écrasement de l'un des deux partis antagonistes, toute solution de compromis, du genre de celles auxquelles les odjaqs parvenaient habituellement, étant exclue. Le reste de la population (*ʿUlamâ* et « civils») était également divisé en deux camps [2].

A travers les épisodes militaires, souvent confus, qui suivirent, apparaît une conception stratégique cohérente, dont le mérite revient vraisemblablement à Muḥammad bey al Kabîr [3]. Un assaut infructueux des Janissaires contre la caserne des ʿAzabs l'ayant, semble-t-il, convaincu de l'inutilité des attaques directes [4], Muḥammad bey descendit de la citadelle et transporta les opérations dans la région de la rue Ṣalîba où se trouvait sa résidence, afin de mener une offensive convergente contre les ʿAzabs qui bloquaient la citadelle, et de les bloquer eux-mêmes à leur tour, suivant le plan qu'il avait conçu dès le début, mais que les ʿAzabs avaient déjoué. Une attaque lancée contre Sultan Ḥasan fut repoussée par Muḥammad bey Qaṭâmiš : les assaillants s'installèrent alors avec des canons dans des barricades situées devant la mosquée, dans le souq al Silâh et au début de la rue Ṣalîba. Muḥammad bey réussit par ailleurs à expulser le poste de ʿAzabs qui occupait le sabîl al Mu'minîn, au sud de Rumaïla [5]. Pour rompre l'encerclement qui se dessinait autour de Sultan Ḥasan et pour consolider les positions qu'ils occupaient dans la région de Rumaïla, les ʿAzabs installèrent des garnisons dans la wakâla al Mazârîq, dans la mosquée de Maḥmûd Pacha et

[1] Par exemple Muḥammad bey b. Ismâʿîl bey, Muḥammad bey b. Darwîš bey, Muḥammad bey al Wâlî (Q, 77 *a*).

[2] S, 16 ; C, 55 *b* ; Q, 68 *a*.

[3] ʿAlî al Šâḏilî attribue à ce bey la direction des opérations dans le camp des Janissaires et les initiatives successives qui amenèrent le transfert des combats dans le centre du Caire, alors que Aḥmad Çelebi (et Gabartî) ont plutôt tendance à mettre l'accent sur le rôle joué par Ifrang Aḥmad.

[4] Cette affaire (*wâqiʿa*) de al Budram (nom du terrain qui séparait les deux casernes) que rapporte l'auteur de la *Risâla* (S, 23) est peut-être à rapprocher de l'attaque feinte, pittoresquement réalisée avec le concours des chiens errants de Rumaïla, que racontent Damurdâšî (D, 151) et Qînalî (69 *b*). Aḥmad Çelebi (56 *b*) et Gabartî (G, 42) mentionnent une attaque infructueuse contre la caserne des ʿAzabs, mais par Qaramaïdân et à une date plus tardive.

[5] S, 24 ; C, 53 *b* ; G, 40, 96 ; Q, 68 *a* ; D, 150.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans celle de l'Emir Aḫûr : ces postes protégeaient les approches de leur caserne et assuraient les liaisons avec Sultan Ḥasan, leur bastion avancé. De leur côté les Janissaires et leurs alliés intensifiaient leur bombardement, au grand dam des monuments qui leur servaient de cibles [1].

Incapable de l'emporter sur ses adversaires dans les environs immédiats de Rumaïla, Muḥammad bey projeta une nouvelle manœuvre de débordement consistant en l'envoi d'*ʿaskars* dans les mosquées du quartier sud du Caire, afin de couper le ravitaillement en eau et en nourriture des soldats de la caserne des ʿAzabs et de Sultan Ḥasan. Ayant eu vent de ce projet, les ʿAzabs firent occuper préventivement les mosquées Ilgâï al Yûsufî et Maridânî, et les Janissaires purent seulement s'installer dans la mosquée de l'émir Sûdûn Zâda qui était située entre les deux mosquées précédentes et que les ʿAzabs avaient négligée. De furieux combats se déroulèrent alors dans le quartier de suwaïqat al ʿIzzî pour la possession des mosquées, tandis que les « civils» étaient contraints de se terrer chez eux et ne pouvaient se ravitailler ni en nourriture ni en eau. Après avoir résisté pendant plusieurs jours au siège que menaient les Janissaires contre la mosquée Ilgâï, les ʿAzabs réussirent enfin à rompre l'encerclement et expulsèrent leurs adversaires de la mosquée de Sûdûn Zâda [2].

Les Janissaires firent un nouvel effort pour tourner les positions du camp adverse et il en résulta une nouvelle extension de la zone de combats à l'intérieur du Caire : ʿUmar, agha sans troupes des Çarâkisa, fut envoyé pour occuper la mosquée Qijmâs, cependant que Sulaïmân *kaṯḫudâ* (lui aussi sans troupes) des Çâwîšiya devait s'emparer de la mosquée de Mu'ayyad (à bâb Zuwaïla) et de la mosquée Iskandar (à bâb al Ḥarq). En s'assurant le contrôle du centre de la ville, les Janissaires auraient isolé le quartier sud que dominaient les ʿAzabs [3]. ʿUmar agha put effectivement

[1] D'après Šâḏilî (24-25) la mosquée Maḥmûdiya et la mosquée de l'Emir Aḫûr furent parmi les monuments atteints. Les Cairotes paraissent avoir été vivement impressionnés par ces tirs d'artillerie qui « illuminaient la nuit comme l'éclair» et leur faisaient penser que la terre allait s'engloutir sous leurs pieds. Les commentaires consternés du chroniqueur rendent un compte fidèle de ces réactions.

[2] Ces opérations sont décrites avec précision dans la *Risâla* (S, 28-33). Aḥmad Çelebi et Gabartî ne les distinguent pas des opérations qui se déroulèrent un peu plus tard dans le quartier de bâb Zuwaïla.

[3] Cette phase des opérations est décrite avec plus de détails dans Aḥmad Çelebi (53 *b*-56 *a*) et Gabartî (40-42) que dans la *Risâla* (S, 33-34). Qînalî (73 *b*-74 *b*) et Damurdâšî (161-162) la situent après la mort de Îwâz bey (1er juin). Çelebi et Gabartî attribuent l'initiative de la manœuvre à Ifrang Aḥmad. D'après Qînalî c'est encore Muḥammad bey qui en conçut l'idée, qui est effectivement conforme à sa stratégie pendant toute la crise.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

s'établir dans la mosquée Qijmâs et disposer des hommes dans le Darb al aḥmar et à bâb Zuwaïla, mais les ʿAzabs contre-attaquèrent aussitôt : Ṣâliḥ Çorbagi al Razzâz reprit Qijmâs et réoccupa la région de bâb Zuwaïla avec semble-t-il l'appui des habitants qu'excédaient la prolongation et l'extension des combats [1]. Les ʿAzabs conservaient la maîtrise des voies conduisant à la mosquée du Sultan Ḥasan et à leur caserne.

Les émirs tentèrent de reprendre la discussion avec Ayyûb bey pour mettre un terme au conflit. Ils lui proposèrent de nommer un nouveau *bašodabaši* des Janissaires : Ifrang Aḥmad et ʿAbdallah *odabaši,* qui devait également être remplacé, seraient nommés *çorbagis* ou envoyés en exil. Ayyûb bey répondit en exigeant l'exil des « huit» et l'exécution de l'émir Ḥasan [2]. Les deux partis restaient donc sur leurs positions. Après avoir consulté les *ʿUlamâ* [3], les qâsimites recoururent alors aux grands moyens, sur les conseils de Īwâz bey : ils décidèrent la destitution de Ḫalîl pacha qui depuis le début de la crise avait donné son appui à Ayyûb bey et aux Janissaires, la nomination de Qânṣûh bey comme *qâïmaqâm* [4], la destitution des commandants des cinq corps et la nomination dans chaque odjaq d'un nouvel agha favorable à leur parti [5]. C'est peut-être à titre de riposte que le pacha et Ifrang Aḥmad prirent de leur côté la

[1] Le ravitaillement en eau en particulier était devenu très difficile et la jarre d'eau douce atteignit alors le prix exorbitant de un *niṣf fiḍḍa* (S, 34 ; C, 56 *a*).

[2] Cette tentative de pourparlers n'est mentionnée que par ʿAlî al Šâḍilî (S, 35): elle est très vraisemblable au moment où les émirs du camp des ʿAzabs se préparaient à prendre des mesures irrémédiables. Çelebi (56 *b*) et Gabartî (42) signalent une tentative faite par le pacha, après la nomination d'un *qâïmaqâm,* pour convaincre les beys adverses de venir exposer leurs griefs contre les Janissaires à la citadelle : ils se dérobèrent.

[3] Ou du moins une partie d'entre eux : Īwâz bey et ses partisans convoquèrent leurs fidèles et, ayant fait constater la partialité du pacha et les violences dont les bédouins se rendaient coupables au Caire, ils obtinrent une *fatwâ* les autorisant à « se défendre» (Q, 68 *b;* D, 152-153).

[4] D'après Qînalî (68 *b*) et Damurdâšî(152-153), la déposition du pacha et la nomination d'un *qâïmaqâm* survinrent très peu de temps après l'arrivée de Muḥammad bey al Kabîr au Caire (aussitôt après sa nomination comme *serasker* par le pacha, qui aurait été la cause directe de la décision prise par les émirs). Dans ces deux chroniques, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, les divers épisodes des combats dans le Caire sont relatés après la mort d'Īwâz bey. Le *qâïm maqâm, qâïmaqâm* (« lieu tenant») était le personnage (toujours un bey à partir de 1604), qui assurait l'intérim pendant la période qui s'écoulait entre la mort ou le rappel d'un pacha et l'arrivée de son successeur. Lorsque les beys déposaient un pacha ils désignaient un des leurs comme *qâïmaqâm.*

[5] A. N., Alexandrie, B 1, 100, Monhenault, 19 juin 1711 ; S, 36-37 ; C, 56 *a;* G, 42 ; D, 152-153 ; Q, 68 *b*-69 *a*. Les nominations effectuées furent les suivantes : comme

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

décision de lever des troupes nouvelles soldées [1]. Au total cependant, en dépit de l'ingéniosité de la stratégie de Muḥammad bey, le bilan des opérations militaires était défavorable aux Janissaires qui n'avaient pu ni briser le blocus de la citadelle, ni encercler les ʿAzabs. Avec la nomination d'un *qâïmaqâm* et d'aghas par leurs adversaires les Janissaires et leurs alliés subissaient maintenant un indiscutable revers sur le plan politique.

## 6. LES COMBATS À QAṢR AL-ʿAÏNÎ. LA MORT DE ĪWÂZ BEY (1er JUIN)

Nous ne savons pas avec certitude qui prit l'initiative de transporter les opérations militaires hors du Caire. Ces étonnantes sorties quotidiennes des deux partis hors de la ville pour aller en découdre près de Qaṣr al-ʿAïnî, n'avaient évidemment pas pour but d'épargner aux habitants du Caire les horreurs de la guerre [2]. Des textes dont nous disposons on retire l'impression que, conscients de la difficulté de s'assurer un avantage décisif à l'intérieur du Caire, les émirs des deux camps cherchèrent à se rendre maîtres de régions par lesquelles passait l'approvisionnement de la ville (et en particulier son ravitaillement en eau potable) [3] soit que le *qâïmaqâm* ait projeté de couper les aqueducs qui alimentaient le château, pour amener le pacha et les Janissaires à résipiscence [4], soit que le pacha et Ayyûb bey aient les premiers envoyé leurs troupes (des bédouins Hawwâra) pour intercepter les *saqqâ'în*

agha des Gamuliyân, Ṣâliḥ agha ; comme agha des Çarâkisa, Muṣṭafâ agha Balafiya ; comme agha des Tüfekçiyân, Muḥammad agha ; comme *kaṯḫudâ* des Çâwîšiya, Ismâʿîl agha ; comme Mutafarriqa *bâšî,* ʿAbdarraḥman agha. Ḥusaïn agha fut nommé *wâlî/zaʿîm miṣr* (le *wâlî,* qui était chargé de la police du Caire était un membre des Janissaires). Damurdâšî (153) et Qînalî (69 *a*) placent à ce moment les nominations de ʿAlî agha et de Ḥasan Çâwîš Galab comme agha et *kaṯḫudâ* des Janissaires : mais ces nominations eurent lieu en réalité ultérieurement, après la mort de Īwâz bey ainsi qu'on le verra plus loin. Sur ce point l'exposé des trois autres manuscrits concorde avec les indications données par la correspondance consulaire.

[1] C, 56 *a ;* G, 42. Ces *ʿaskars* d'un nouveau genre étaient placés sous le commandement d'un agha. D'après Gabartî leur nombre atteignait huit cents. Monhenault, dans la lettre du 19 juin 1711 déjà citée, parle d'une levée de trois mille hommes ordonnée par le pacha.

[2] Comme l'écrit Ismâʿîl Ḫaššâb (p. 2 *a*).

[3] Voir notre article *Les porteurs d'eau au Caire,* BIFAO, 1958, p. 199-200.

[4] C'est ce qu'écrivait Monhenault le 19 juin 1711 (A. N., Alexandrie, C. C., B 1 100)

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et priver d'eau leurs adversaires (et tous les habitants du Caire par la même occasion) [1]. Il est possible aussi que les antagonistes aient pensé que la plaine parsemée de jardins et de propriétés de campagne qui s'étendait entre le Caire et le Nil (et qui était le lieu où ils s'exerçaient habituellement au métier des armes) serait plus favorables à leurs évolutions militaires que les rues étroites et tortueuses du Caire. Ils prirent donc, à partir de la fin mai, l'habitude de venir s'y retrouver.

Les premiers « accrochages» sérieux se produisirent, semble-t-il, le 12 rabîʿ II (29 mai 1711) : Ayyûb bey et le pacha dirigèrent leurs auxiliaires bédouins vers les bords du Nil pour s'emparer des chameaux et des ânes des porteurs d'eau ; l'eau devint aussitôt rare au Caire où l'outre (*qirba*) atteignit le prix de 5 *nisf fiḍḍa*. Les émirs du camp de Īwâz bey envoyèrent alors des *ʿaskars* à Qaṣr al ʿAïnî, pour rétablir la liberté des communications avec le Nil, mais ils furent attaqués et dispersés par Muḥammad bey et ses Hawwâra [2]. Ces combats se poursuivirent le lendemain. Le lundi 14 rabîʿ II (1er juin) les émirs des deux camps sortirent du Caire, avec toutes leurs forces, pour aller livrer combat en rase compagne, Īwâz et le parti qâsimite du côté nord (en direction de Boulaq), Muḥammad bey, Ayyûb bey et leurs alliés par le côté sud (vers al Āṯâr). La rencontre se produisit entre Qaṣr al ʿAïnî et Rawḍa. Après un échange de coups de canons les troupes en vinrent aux mains. Le combat, acharné et indécis, fit sept ou huit cents morts. L'avantage resta finalement à Muḥammad bey ; mais l'événement essentiel fut la mort de Īwâz bey qui fut tué au cours d'un épisode du combat qui s'était déroulé près du Miqyâs [3].

La disparition du principal émir qâsimite causa une profonde impression, dont les historiens se sont fait l'écho [4]. Lorsque sa tête fut apportée à Ayyûb bey, celui-ci

[1] Aḥmad Çelebi (57 *a*) et Gabartî (42), il est vrai très hostiles au camp de Ayyûb bey, et portés à le rendre responsable des souffrances qu'endura la population du Caire, l'affirment. Les poètes qui se sont rangés dans le camp qâsimite ont également adopté ce point de vue lorsqu'ils ont déploré les malheurs du temps. Les textes ne permettent pas de dire si Muḥammad bey fut à l'origine de cette nouvelle manœuvre de débordement du camp adverse.

[2] C, 57 *a* ; G, 43.

[3] Récits circonstanciés du combat dans les divers auteurs (S, 38-44 ; C, 57 *b* ; G, 43 et 115 ; D, 155-156 ; Q, 70 *b*-71 *a*). Voir aussi la lettre de Monhenault du 19 juin (A. N., Alexandrie, B 1, 100).

[4] Voir les poètes que cite Gabartî. ʿAlî al Šâḍilî fait un récit très « dramatisé» de l'événement : la mort de Īwâz sur le champ de bataille serait restée ignorée des Emirs de son parti, qui ne l'apprirent qu'après leur retour au Caire. Son corps fut alors retrouvé sur le champ de bataille, grâce aux indications d'un jardinier qui avait assisté à sa mort (S, 45-49). D'après Gabartî au contraire, c'est la mort de Īwâz qui décontenança ses partisans et les priva de la victoire (p. 43).



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

se mit, paraît-il, à pleurer, et il dit à Muḥammad bey al Kabîr qui se réjouissait de son succès : « Tu as été élevé dans le Ṣaʿîd. Tu ne connais rien aux affaires du Caire. Ces gens-là sont des qâsimites. Ils n'avaient rien à voir dans cette affaire qui ne concerne que les fiqârites. Īwâz bey avait beaucoup d'argent. Ils le dépenseront pour le venger» [1]. D'abord désorientés par la mort de Īwâz, les qâsimites trouvèrent presque aussitôt un chef capable de prendre la direction de leur parti. Une réunion s'étant tenue chez Qânṣûh bey, Yûsuf al Gazzâr, mamelouk de Īwâz bey [2], se présenta en compagnie du fils de l'émir défunt, Ismâʿîl, et après avoir exhorté les émirs à s'organiser pour venger la mort de Īwâz il se fit nommer sur le champ *sanjaq, amîr al ḥagg* et *serasker* à la place de son maître. Ainsi reconnu comme successeur de Īwâz à la tête de la coalition, il puisa dans la fortune du défunt pour renforcer son parti par de généreuses distributions d'argent aux combattants [3].

Après la trêve de trois jours qui suivit la mort de Īwâz bey [4], les combats reprirent hors du Caire, les deux partis se rendant presque chaque jour à Qaṣr al ʿAïnî. Le 19 rabîʿ II (6 juin) les bédouins Hawwâra de Muḥammad bey furent vaincus par Yûsuf bey al Gazzâr et les émirs de son parti [5]. Le 27 rabiʿ II (14 juin) les deux armées sortirent du Caire par la même porte de Qanâṭir al Sibâʿ et allèrent combattre pendant toute la journée, entre al Qaṣr et Rawḍa : le soir Muḥammad bey attaqua, sans succès, les ʿAzabs qui rentraient au Caire en arrière-garde et Ayyûb bey faillit être capturé par ses ennemis. Le 15 juin Yûsuf bey alla piller la belle propriété que possédait Ifrang Aḥmad sur la route de Boulaq, et ses adversaires, à titre de représailles, pillèrent à leur tour celle de Ḥasan kaṯḫudâ. Le 16 juin le combat dura toute la journée et 400 hommes restèrent sur le terrain [6]. La lutte se faisait plus acharnée avec l'entrée en lice dans chaque camp de nouveaux contingents bédouins (« awlâd Ḥabîb» appelés à la rescousse par Ayyûb bey ; bédouins de Buḥaïra convoqués par les ʿAzabs), mais hors du Caire, en juin, comme autour de la citadelle, au mois de mai, aucun des deux partis ne paraissait capable d'écraser l'autre [7].

[1] Qînalî (71 *a*) et Damurdâšî (156) dont s'inspire Gabartî (43).

[2] Yûsuf al Gazzâr était *kâšif* (S, 51) ou *çorbagi* des ʿAzabs (D, 157 ; Q, 71 *b*).

[3] S, 51 ; G, 44 et 115 ; D, 157 ; Q, 71 *b*-72 *a*.

[4] C, 57 *b* ; G, 115.

[5] S, 51 ; C, 58 *a* ; G, 110 et 115 ; Q 72 *b*, 75 *a*. Ces déplacements journaliers à Qaṣr al ʿAïnî étaient devenus « comme un jeu» écrit Damurdâšî (159).

[6] Aḥmad Çelebi fait un récit précis de ces rencontres (59 *a*-59 *b*). Voir aussi Šâḏilî (53-62).

[7] L'auteur de la *Risâla* (S, 52-53) raconte les déprédations exercées par ces bédouins

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

## 7. DÉFAITE DE AYYÛB BEY ET MORT DE IFRANG AḤMAD (21-22 JUIN).

La crise durait depuis plus de deux mois, avec son cortège de violences, de destructions et de souffrances imposées à la population du Caire : l'obstination des deux partis ne permettait d'envisager aucune possibilité de paix de compromis ; par ailleurs l'équilibre des forces en présence paraissait interdire toute perspective de victoire militaire. Les émirs du camp des ʿAzabs, profitant de l'avantage que constituait pour eux la maîtrise de la ville du Caire, prirent vers la mi-juin des décisions qui devaient compléter les mesures prises en mai et achever de désorganiser le camp adverse, tout en leur ralliant les neutres et les hésitants. Ils procédèrent d'abord à la nomination d'un *kaṯḫudâ* des Janissaires, Ḥasan Çâwîš al Galab, qui fut investi par le *qâïmaqâm* et installé à *Baït al wâlî,* près de bâb Zuwaïla. On ordonna à ceux qui étaient inscrits sur le registre (*daftar*) de l'odjaq d'aller l'y rejoindre sans retard [1]. Le surlendemain (25 rabîʿ II / 12 juin) les *sanjaqs* et le *qâïmaqâm* procédèrent à la nomination de ʿAlî agha comme agha des Janissaires, malgré le peu d'enthousiasme de ce personnage pour reprendre dans ces conditions des fonctions qu'il avait occupées avec éclat quelques années plus tôt [2]. La création d'une « hiérarchie parallèle » [3] était une mesure révolutionnaire qui donnait un caractère légal à une situation de fait, l'existence d'un corps de Janissaires allié aux qâsimites et en conflit avec le reste de l'odjaq : les janissaires restés neutres

des deux partis et il rapporte un gentlemen's agreement assez caractéristique d'une guerre qui était pleine de « conventions » respectées par les deux partis : les arabes devaient combattre les arabes, tandis que les Janissaires devaient se mesurer aux ʿAzabs. Les autres sources (qui sont favorables au camp qâsimite) ne font pas mention de ce recours aux bédouins par l'un et l'autre parti. D'après l'auteur de la *Risâla,* Ayyûb bey et Muḥammad bey proposèrent alors aux émirs adverses et aux ʿAzabs de mettre fin aux combats moyennant l'exil des « huit », l'exécution de l'émir Ḥasan : Aḥmad *odabaši* devant être maintenu dans son poste, la seule concession qu'ils faisaient à leurs adversaires était la déposition du pacha. Ces propositions furent rejetées par les qâsimites (S, 58).

[1] Aḥmad Çelebi (C, 58 *a*) donne pour date de cette nomination le 13 rabîʿ qu'il faut corriger en 23 (10 juin 1711). Voir aussi Gabartî, p. 44.

[2] C, 58 *b*. D'après Gabartî (p. 44) cette nomination eut lieu le 24 rabîʿ II (11 juin).

[3] Qui fut complétée par la nomination de Kûr ʿAbdallâh (un des « huit ») comme *bašodabaši* (Monhenault, 19 juin 1711, A. N., Alexandrie, B 1, 100).



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et ceux qui s'étaient précédemment réfugiés chez les ʿAzabs et dans d'autres odjaqs allèrent rejoindre leur corps. Quelques jours plus tard (le 2 jumâdâ I / 18 juin) les émirs du camp des ʿAzabs firent proclamer dans les rues du Caire que tous ceux qui étaient inscrits dans un odjaq et y touchaient une solde devraient se rendre dans leur corps respectif dans les trois jours, faute de quoi des mesures rigoureuses seraient prises contre leurs personnes et contre leurs biens : on menaça en particulier les *ʿaskars* qui se trouvaient à la citadelle de livrer leurs maisons au pillage s'ils refusaient d'obtempérer. La menace, que les émirs avaient les moyens de mettre à exécution, puisqu'ils occupaient la ville au nord de la citadelle, provoqua quelque trouble au « château» et un mouvement de désertion commença à la caserne des Janissaires, cependant que ʿAlî agha faisait des tournées en ville pour rallier les indécis [1].

Tandis que les Janissaires tentaient, sans succès, d'enlever par surprise la caserne des ʿAzabs [2], et que se poursuivaient canonnades et mousquetades autour du château et sorties hors du Caire [3], les *ʿaskars* et les émirs, réunis une fois de plus chez Qânṣûh bey, décidèrent, pour en finir, d'attaquer le palais de Ayyûb bey, quartier général du parti adverse : le *sanjaq* avait transformé cette luxueuse résidence en forteresse, et il en avait fortement protégé les abords, entre la mosquée d'Ibn Ṭûlûn et Qanâṭir al Sibâʿ, en installant des hommes et des canons dans les maisons avoisinantes [4]. L'attaque fut menée, le dimanche 5 jumâdâ I (21 juin 1711), à partir de la maison de Ibrâhîm bey Abû šanab, par une unité de Janissaires et une unité de ʿAzabs, placées sous le commandement de Kûr ʿAbdallâh *odabaši*. De la résidence de Ibrâhîm bey, suivant la tactique qu'on utilisait habituellement au cours des « combats de rues» à l'intérieur du Caire pour éviter de s'exposer au feu de l'adversaire, les assaillants passèrent dans la demeure contiguë de ʿUmar agha. Ils en furent un moment délogés et Yûsuf bey fit alors apporter un canon pour reprendre pied dans cette position.

[1] C, 59 *b*; G, 45. D'après Al Šâḏilî (p. 67-68) ces diverses mesures furent prises en même temps. Voir également Monhenault, 19 juin 1711 (A. N., Alexandrie, B 1, 100). Nous avons déjà signalé que Damurdâšî et Qînalî (D, 153 ; Q, 69 *a*) placent ces mesures avant la mort de Iwâz bey, au moment de la nomination d'un *qâïmaqâm* et d'aghas dans les divers corps.

[2] L'attaque lancée par deux cents hommes contre la *zâwiya* du cheikh Ibrâhîm et la mosquée située au-dessus du Maḥgar échoua grâce à la vigilance de Bâbâ Yûsuf, suivant de Ḥasan agha al Damurdâšî (Q, 75 *b*; D, 164-165). Voir aussi C (58 *b*), G (44) et la dépêche déjà citée de Monhenault.

[3] Gabartî signale un combat dans la région de Qaṣr al ʿAïnî le 4 jumâdâ I (20 juin) (p. 45). Voir aussi Damurdâšî, p. 163.

[4] S, 63-66 ; C, 60 *a*.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Enfin, par un immeuble (*rab*ʿ) situé entre la maison de ʿUmar agha et celle de Ayyûb bey, l'ultime assaut commença. Abandonné par ses partisans, Ayyûb bey décida de s'enfuir et de gagner Istamboul : Riḍwân agha des Gamuliyân, Sulaïmân *kaṯḫudâ* des Çâwîšiya, Muḥammad agha des Mutafarriqa résolurent de partir avec lui, cependant que Muḥammad bey al Kabîr se dirigeait vers le Ṣaʿîd avec les Hawwâra et que ʿUmar agha des Çarâkisa et Aḥmad agha des Tüfekçiyân choisissaient de rester au Caire pour y courir leur chance. Lorsque les assaillants pénétrèrent dans la résidence de Ayyûb bey, ils la trouvèrent vidée de ses défenseurs [1].

La fuite des émirs fut un coup fatal pour le Pacha et Ifrang Aḥmad qui se trouvèrent désormais privés d'appui extérieur et furent aussitôt soumis à un blocus étroit : dès l'occupation de la maison de Ayyûb bey, les qâsimites envoyèrent un détachement avec de l'artillerie sur le mont Guyûšî d'où ils dominaient le palais du pacha et la caserne des Janissaires comme ceux-ci avaient précédemment dominé la caserne des ʿAzabs. Toute résistance était désormais impossible : pour éviter le bombardement de la citadelle, le pacha fit hisser le drapeau blanc et envoya le *qâḍî* et le *naqîb al ašrâf* négocier avec les émirs les conditions de sa capitulation. Lorsqu'il eut entériné sa propre déposition et la nomination de Qânṣûh bey comme *qâïmaqâm,* il descendit de la *sarâya* au milieu du cortège habituel, et il alla s'installer, suivant la coutume, dans un palais du Caire (6 jumâdâ I / 22 juin 1711) [2]. La caserne des Janissaires, qui avait été abandonnée par ses occupants, fut alors prise et pillée. Ifrang Aḥmad demanda et obtint l'*amân,* mais, reconnu dans la rue après sa descente de la citadelle, il fut assassiné. Un certain nombre de chefs de son parti furent également exécutés au moment de la chute du château ou dans les jours qui suivirent : Ḥusaïn agha Mustaḥfiẓân, ʿUmar agha des Çarâkisa, Aḥmad agha des Tüfekçiyân [3]. Tandis qu'une véritable épuration commençait au Caire [4] et que des mesures militaires étaient prises

[1] Récit détaillé de ces opérations dans la *Risâla* (S 69-75), qui donne comme date le 6 jumâdâ I (22 juin), dans Qînalî (76 *a*-79 *a*) et Damurdâšî (166-170). Voir aussi C (60 *a-b*), qui donne la même date, et G, 45.

[2] S, 75 ; C, 61 *a ;* G, 46 ; Q, 80 *a-b ;* D, 172-173. Aḥmad Çelebi donne comme date le 8 jumâdâ I (24 juin) ; mais Peleran (lettre du 3 juillet 1711, A. N., Caire, B 1, 316) écrit que les troubles prirent fin le 22 juin.

[3] S, 77-83 ; C, 61 *b ;* G, 46 ; Q, 80 *b*-82 *a ;* D, 173-176. Yûsuf bey « al Gazzâr » prit personnellement en main la liquidation de ceux qui avaient été responsables, directement ou non, de la mort de son maître.

[4] C'est ainsi que les *ʿUlamâ* qui avaient rendu une consultation en faveur des Janissaires furent frappés de mesures d'exil (S, 87).



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

contre les beys fugitifs, les «huit» furent ramenés à la caserne des Janissaires et remis par Ḥasan al Galfî, *kaṯḫudâ* des ʿAzabs, à Galab Ḥasan *kaṯḫudâ* et à ʿAlî agha.

## 8. CONCLUSION.

La crise de 1711 se terminait par un triomphe complet du parti qâsimite et de ses alliés du moment, les émirs « qaïṭâsites». Les aghas nommés dans les sept odjaqs furent confirmés par le *qâïmaqâm,* et Muḥammad bey al Ṣaġîr, nommé gouverneur de Girga, partit à la tête d'une expédition pour réduire le Ṣaʿîd. Muḥammad bey al Kabîr dut s'enfuir, comme Ayyûb bey, à Istamboul [1], et les Hawwâra furent contraints de se soumettre et de solliciter l'*amân*. Mais en définitive la défaite de Ayyûb bey et des Janissaires tourna au bénéfice de celui qui avait été le principal responsable de la crise, l'émir fiqârite dissident, Qaïṭâs bey. Face à un parti qâsimite affaibli par la mort de son principal chef, Qâïṭâs bey imposa son autorité dans les années qui suivirent 1711 : en 1712 et 1713 les émirs fiqârites s'assurèrent le quasi monopole des gouvernements de province, qui étaient auparavant partagés équitablement entre les deux partis dominants, cependant que Qaïṭâs bey, *daftardâr,* et Muḥammad bey Qaṭâmiš, *amîr al ḥagg,* détenaient les deux plus hautes charges de l'état. Cette situation se prolongea jusqu'en 1715 : à cette date les qâsimites, grâce à l'appui de ʿĀbidîn pacha (qui était arrivé au Caire en décembre 1714), réussirent à écarter leurs rivaux fiqârites des principales fonctions. Qaïṭâs bey ayant été assassiné en juillet 1715, et Muḥammad bey Qaṭâmiš s'étant exilé peu après, une période de domination qâsimite commença qui ne devait s'achever qu'en 1723, avec l'assassinat de Ismâʿîl bey ibn Īwâz.

La crise de 1711 avait revêtu les aspects habituels des règlements de comptes entre groupes adverses de mamelouks comme le Caire en connut fréquemment aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. La guerre entre qâsimites/ʿAzabs et fiqârites/Janissaires resta une affaire d'émirs obéissant à des conventions tacites et se déroulant en dehors de la population locale qui se borna à en subir passivement les effets. C'est même par le souci de tenir les sujets à l'écart des affaires des mamelouks, que l'on expliqua parfois, après coup, le transfert des opérations hors du Caire [2]. Cependant cette non-participation

[1] Il y fut nommé pacha, et mourut quelques années plus tard, sans être retourné en Egypte.

[2] Très caractéristique de cette manière de voir les choses est par exemple le commentaire

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ne fut pas absolument totale : nous avons vu que les *ʿUlamâ* intervinrent dans la crise, sur la suggestion il est vrai des émirs, et se divisèrent eux-mêmes profondément. D'autre part quelques indications données par les chroniqueurs laissent penser qu'à certains moments du conflit la population du Caire sortit de sa réserve pour prendre parti en faveur des qâsimites/ʿAzabs [1] : mais ces historiens se laissent peut-être influencer, en cette occasion, par leur penchant en faveur des qâsimites. ʿAlî al Šâḏilî qui reflète sans doute avec assez d'exactitude l'état d'esprit des cairotes, se fait à plusieurs reprises l'écho de la lassitude des habitants devant la poursuite des opérations, et il montre clairement qu'ils en rejetaient la responsabilité, d'une manière égale, sur les émirs des deux camps.

Par plusieurs aspects cependant la crise de 1711 diffère des autres « révolutions » du Caire. Les chroniqueurs ont été naturellement frappés par les sorties quotidiennes, et concertées, hors du Caire qu'on a fini par considérer comme un trait du folklore mamelouk. Mais la guerre civile de 1711 ne fut en aucune façon une «guerre en dentelles». Elle fut exceptionnellement longue, et elle fut sans doute également une des plus sanglantes qu'ait connues le Caire : vers 1712 F. Paumier estimait à 4000 hommes les pertes subies des deux côtés [2], un chiffre qui n'est peut-être pas exagéré si on considère que, au cours de la seule «journée» du 1er juin, près d'un millier d'hommes des deux camps restèrent sur le terrain. La participation active des bédouins, qui fut sollicitée par les deux partis, et qui laissa de si mauvais souvenirs aux habitants du Caire, constitue également un des traits particuliers de cette crise [3].

de Delaporte (d'après Ismâʿîl Ḫaššâb) dans la Description de l'Egypte (Etat Moderne, II, 166) : « Les deux maisons qui avaient leur séjour dans le sein de la capitale, ne voulant pas rendre les habitants victimes de leur haine personnelle, se donnèrent rendez-vous dans une plaine en dehors du Kaire... et là elles allaient chaque jour se mesurer». Le soir, continue Delaporte, chacun rentrait chez soi, par une rue différente ; ce défi ne troublait pas la tranquillité générale : les marchés étaient ouverts et chacun vaquait à ses affaires.

[1] Damurdâšî (p. 162) signale par exemple qu'au cours des opérations de ʿUmar agha près de bâb Zuwaïla les *« awlâd al ḥâra»* donnèrent une assistance active à Ṣâliḥ çorbagi al Razzâz, envoyé là par les ʿAzabs. Aḥmad Çelebi (54 *b*) et Gabartî (41) font également état de réactions de la population favorables aux ʿAzabs.

[2] François Paumier, *Relations ..., Revue d'Egypte,* t. III, 1896, p. 351.

[3] Nous avons signalé les souffrances causées à la population civile (qui ressentit particulièrement le manque et la cherté de l'eau) ainsi que les dommages subis par les monuments, du fait de la propension des troupes en présence à se servir des mosquées comme points d'appui militaires.



AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le recours des antagonistes à une stratégie assez élaborée, et les manœuvres habiles, bien que non couronnées de succès, de Muḥammad bey al Kabîr, au cours des combats dans le Caire, contribuent enfin à donner à cette crise une place à part parmi les « révolutions mameloukes» de l'Egypte ottomane.

AnIsl 6 (1966), p. 95-120 André Raymond
Une «révolution» au Caire sous les Mamelouks, la crise de 1123/1711.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net